

17 juillet 1916, Verdun

Ma chère épouse,

Aujourd'hui, comme hier et depuis quelques mois maintenant, mes seules confidentes dans ce monde sont cette petite feuille et l'encre que je dépose dessus. Comme tu le sais et comme je te le dis à chaque lettre, c'est peut-être l'une des dernières que je pourrai t'envoyer, mais en ce moment ces paroles sont plus vraies qu'avant.

Ici, sur ce terrain si vaste et dangereux, la peur s'intensifie, les balles et les obus augmentent mais notre nombre de soldats lui, diminue. Hier j'ai appris que le seul ami que je me suis fait a perdu la vie dans cette boucherie... Je ne dis pas qu'entre soldats on se dispute, non, nous sommes des confrères qu'on le veuille ou non, mais dans ce milieu, il est difficile de créer des affinités sans penser qu'une balle pourrait nous séparer. Cette personne était un soutien pour moi, le vaste livre où je pouvais me confier car je savais que rien ne sortirait de sa bouche, qu'il garderait tout pour lui. Ce pauvre homme a laissé derrière lui, une femme, un enfant et sa maman...

Et maintenant je me dois, comme je lui avais promis, d'envoyer une lettre pour annoncer son décès. Comment vais-je annoncer à sa maman que son fils a perdu la vie avant elle ? Comment faire, pour dire à son épouse qu'elle est maintenant veuve ? Et comment expliquer à son enfant qu'il va devoir faire sa vie sans son père ? Je ne sais point encore, mais je vais devoir trouver, je ne peux laisser cette famille en attente de nouvelles alors qu'elle n'en aura plus. La dernière lettre qu'ils recevront du front sera la mienne, pour annoncer son décès. Ils vont sûrement me détester, mais je me dois de leur dire qu'il est mort en Français.

Mais comment me concentrer pour trouver les mots, alors que jour et nuit, le bruit atroce des grenades qui explosent, les cris et les bruits de fusils résonnent dans ma tête ? Je ne dors plus la nuit, j'accumule les cauchemars. La nourriture, le sommeil et l'hygiène n'existent plus, j'ai l'impression que tout a disparu... La nuit comme le jour, nous pataugeons dans la boue et les excréments des autres, sans oublier que l'on vit constamment avec les rats, et nos frères de chambre sont bien souvent les obus qui nous

tombent dessus, et les fusées rouges qui jaillissent des quatre coins du globe.

L'image que je me faisais de défendre mon pays n'est pas celle que je vis aujourd'hui. On se cramponne à longueur de journée aux parois glissantes, on rampe dans des lacs de bouillasse, on s'enlise dans le sol. Ici la guerre fait rage, les combats sont rudes. Je suis passé en première ligne il y a deux jours maintenant et j'ai comme l'impression d'être un bouclier humain pour les autres soldats. C'est un véritable carnage causé par les projectiles de tous les calibres. Hier une bombe a explosé près de moi et j'ai bien cru que la vie me quittait. Ceux d'en face utilisent des artilleurs qui sont en première ligne, des balles passent et repassent sans arrêt. Au sol, on aperçoit des bras, des jambes, des doigts, mais aucun corps n'est entier, je suis effrayé. Les cratères sont de plus en plus nombreux au sol, les obus qui nous tombent dessus sont énormes, lourds et vraiment impressionnants.

La vie ici est horrible, je ne sais si mes oreilles peuvent encore entendre les cris. Les tirs et les explosifs m'ont complètement assourdi, mais j'espère un jour pouvoir encore entendre ta douce voix qui ici me manque énormément. J'espère que tout se passe bien pour toi de l'autre côté et que tu te portes bien. Si quelque chose venait à t'arriver, j'en mourrais. Et si un jour je venais à mourir sur ce champ de bataille, dis-toi que suis mort en bon Français, en héros.

Je ne te demanderai pas de ne plus refaire ta vie, tu es encore jeune pour mourir seule, veuve et sans enfants. Mais j'aimerais que tu saches que la mort n'arrête pas l'amour, je t'aime et ce pour toujours. Même si un jour mon cœur cesse de battre, mon âme continuera de t'aimer à tout jamais. Je t'embrasse fort.

Ton mari guerrier,

Jean-Jacques.